Nicolas Michel
Oasis ottomanes. Dakhla et Kharga dans l'Égypte des xvie-xixe siècles

Le Caire,
Institut français d'archéologie orientale
(Cahiers des Annales islamologiques, 36)
2023, 227 p.
ISBN : 9782724709766

Mots clés : Oasis, Égypte, Ottomans, archives privées

Keywords: Oases, Egypt, Ottomans, Private Archives

Historien des sociétés rurales du monde arabe, Nicolas Michel nous offre ici une nouvelle publication sur l'Égypte ottomane. Après avoir arpenté *L'Égypte des villages autour du seizième siècle* (2018), il nous emmène à présent dans un monde singulier, celui des oasis situées dans le désert libyque, à l'ouest de la vallée du Nil, plus particulièrement celles de Dakhla et de Kharga (carte, p. 8) qui sont les plus méridionales et les plus peuplées et qui bénéficient d'une large couverture documentaire fournie par des archives privées.

« L'occasion d'une telle étude » (p. 2) trouve son origine dans une synergie qui fait honneur à l'Institut français d'archéologie orientale. En 2011, grâce à l'intermédiaire de Sylvie Denoix, directrice des études, Michel Wuttmann, directeur de la mission archéologique de Douch, mit en effet Nicolas Michel en contact avec le propriétaire d'archives privées qu'il avait localisées dans l'oasis de Kharga. L'étude de ces documents, photographiés et inventoriés par l'auteur, s'intégra alors au programme de l'Ifao « Archives privées dans l'Égypte ottomane et contemporaine » qu'il dirigea pendant cinq ans (2012-2016).

La découverte de ces nombreux papiers (plus de 500) qui concernent trois branches de la grande famille Rakābiyya de Kharga et qui sont toujours détenus sur place, vint rejoindre d'autres archives privées relatives à ces deux oasis qui, à plusieurs reprises, sont évoquées ou présentées dans l'ouvrage (p. 2, p. 28-29, p. 171-175). Il s'agit des ensembles suivants :

1. Documents photographiés par Franck Bliss à Balāṭ (Dakhla) (fin des années 70-début des années 80, reproduction de 13 papiers)
2. Documents photographiés par Christian Décobert et Denis Gril à Dakhla (1978 et 1980, 85 photographies conservées à l'Ifao)
3. Documents de l'oasis de Kharga publiés ou résumés par Salwā Mīlād dans un dossier conservé aux Archives nationales, Le Caire (2002, 109 documents)
4. Documents édités par Rudolph Peters dans son ouvrage *Wathā'iq madīnat al-Qaṣr bi-al-wāḥāt* al-*Dākhila maṣadaran li-tārīkh Miṣr fī al-'aṣr al-'uthmānī* [Documents de la ville d'al-Qaṣr dans les oasis de Dakhla, source de l'histoire de l'Égypte à l'époque ottomane] (2011, édition de 134 documents sur les 226 découverts en 2003 par une mission archéologique néerlandaise).

Chacun de ces ensembles comprend, avec de nombreux hiatus, des documents établis sur une longue période, pour la plupart entre le xvie et le xixe, voire le xxe siècle. Aucun registre de tribunal n'étant conservé pour cette région avant 1855, ces archives privées, essentiellement constituées d'actes notariés, comblent certains aspects des lacunes documentaires qui affectent la période examinée. Celle-ci fait d'ailleurs l'objet d'une précision : conscient que « le lecteur aura peut-être été surpris de l'inclusion du xixe siècle dans le sous-titre d'une étude des *Oasis ottomanes* », l'auteur évoque l'autonomie étendue dont a joui l'Égypte à partir du gouvernorat de Mehmet Ali (1805-1848) et indique que les historiens ont « pris l'habitude d'appeler époque ottomane *stricto sensu* la période allant de la conquête de 1517 à 1805, voire au début de l'Expédition d'Égypte (1798-1801) ». Il précise toutefois qu'en raison de l'ottomanisation intense qui caractérise les gouvernorats de Mehmet Ali et de ses deux premiers successeurs, on peut s'autoriser à « parler d' "Égypte ottomane" jusqu'aux années 1860 au moins » (p. 4)[(1)].

Bien que le sous-titre de l'ouvrage évoque les xvie-xixe siècles, l'auteur n'hésite pas, en utilisant la méthode régressive, à remonter aussi loin que possible dans le temps en utilisant de nombreuses sources et études qui lui permettent d'évoquer non seulement l'époque médiévale mais aussi l'Antiquité, voire la Préhistoire. Il signale d'ailleurs – et le lecteur en est rapidement convaincu – qu'il s'est « attaché à tout lire, ou la plus grande partie, de ce qui, depuis le xixe siècle, a été écrit sur les Oasis » (p. 2). À partir des différentes sources et études disponibles, il propose de comparer, dans la mesure du possible, l'époque

(1) Malgré cette mise au point concernant le sous-titre, l'auteur reste fidèle à la tradition historique en opposant parfois la fin de l'époque ottomane et le début du xixe siècle (« à la fin de l'époque ottomane et au début du xixe siècle », p. 44). Il semble en être de même lorsqu'il évoque simplement « la fin de l'époque ottomane » (p. 61).

moderne avec les temps classiques et contemporains et, par ailleurs, les Oasis avec les autres espaces du monde ottoman (vallée du Nil, empire dans son ensemble) (p. 33).

Destiné aux archéologues et aux historiens, l'ouvrage s'articule autour de sept chapitres, les trois derniers – conclusion comprise – s'adressant plus particulièrement aux ottomanistes (p. 3).

L'auteur présente d'abord les oasis/Oasis, qu'il situe entre nom commun et toponyme (chapitre 1) et dont il décrit les caractéristiques géologiques et hydrographiques en signalant que, comme ailleurs « ce sont les étendues irriguées par un puits ou un groupe de puits donnés qui forment les unités topographiques » (p. 15).

Dans sa présentation des sources historiques (chapitre 2), N. Michel indique que le plus important des trois récits de voyage dans les oasis de Dakhla et de Kharga qui nous sont parvenus avant le XIXe siècle, celui du célèbre Evliya Celebi (1673), est, curieusement, « resté inconnu de la littérature récente sur les Oasis » (p. 18) ; les informations qu'il donne sur divers aspects des Oasis, dont l'auteur évalue systématiquement la fiabilité en les croisant avec d'autres sources, en sont d'autant plus précieuses. À la fin du XVIIIe-début du XIXe siècle, les membres de l'Expédition d'Égypte, savants et militaires, n'ont pas exploré les Oasis ; la littérature issue de cette expédition évoque seulement les Oasis à propos de la caravane du Darfour. Restées en dehors du circuit touristique, les Oasis ont peu attiré les voyageurs et photographes du XIXe siècle si ce n'est, pour ces derniers, dans le cadre d'expéditions savantes. Les grands chantiers archéologiques du XXe siècle ont pu, quant à eux, mettre en évidence l'occupation de la région depuis la Préhistoire et l'existence de nombreux sites romains. Si les synthèses historiques sur les Oasis souffrent d'un grand vide entre l'Antiquité tardive et le XIXe siècle (p. 24), on constate cependant que, « contrairement aux apparences, la documentation écrite de l'époque prémoderne est loin d'être négligeable » (p. 26).

Dans le chapitre consacré au peuplement (chapitre 3), l'auteur examine l'évolution démographique, les agglomérations, la qualification de ville ou village et la question des Bédouins. Il y explore notamment les recensements du XIXe siècle, dont il présente les données dans un tableau (p. 38), et évoque les migrations vers la Vallée, facilitées au début du XXe siècle par la construction d'une ligne de chemin de fer en 1908. La liste des unités administratives établie par Ibn Duqmāq à l'époque mamelouke fait, quant à elle, l'objet d'une enquête approfondie à l'issue de laquelle l'auteur signale dans un tableau (p. 41-42) leur mention dans d'autres sources et leur existence à l'époque contemporaine. Pour le début du XIXe siècle, il constate une concentration de la population dans un petit nombre d'agglomérations très denses. Après avoir passé en revue la terminologie utilisée par Evliya Celebi pour qualifier ces espaces et compilé dans un tableau (p. 51) les signes d'urbanité notés par celui-ci dans les agglomérations de moyenne et haute Égypte et des Oasis, il choisit d'appeler « les agglomérations des Oasis à l'époque prémoderne, des villages » (p. 52). Quelques sources lui permettent par ailleurs de considérer que les Bédouins assuraient les liens avec la Vallée sans être installés autour des Oasis.

Dans le chapitre dédié aux ressources (chapitre 4), l'auteur se penche sur l'artisanat, les cultures et les routes du grand commerce. Parmi les nombreuses activités évoquées, on retiendra plus particulièrement celle du *ghaṭṭās/ghawwāṣ*, plongeur en apnée spécialisé dans la réparation des puits obstrués et engorgés, dont l'existence est aussi connue dans le Sahara algérien au milieu du XIXe siècle (p. 66). Liée à la culture du palmier-dattier, la vannerie constituait l'une des rares activités artisanales qui exportait ses produits hors des Oasis (p. 71). La culture du riz, mentionnée dans les sources arabes médiévales et remarquée par les témoins européens du XIXe siècle, était pratiquée conjointement avec celle d'autres céréales. En l'absence de données quantitatives, le tableau de l'agriculture demeure impressionniste mais suscite toutefois quelques comparaisons avec l'Antiquité classique et la Vallée à l'époque contemporaine. Les Oasis sont liées à la Vallée sur le temps long ; celle de Kharga « était en outre située sur une des principales routes caravanières, le Darb al-Arbaʿīn, qui reliait le Darfour à la vallée du Nil » (p. 81). Bien connue grâce aux travaux de Terence Walz, cette route a toutefois eu un impact limité : elle « n'avait pas fait des Oasis un centre majeur de commerce » (p. 84).

La suite de l'ouvrage est plus particulièrement consacrée à des questions ottomanes. L'auteur s'intéresse d'abord à l'intégration des Oasis dans l'Égypte ottomane (chapitre 5) en examinant le régime administratif, la fiscalité, le chef-lieu (al-Qalamūn), la présence militaire, la population et les autorités ainsi que les Oasis à partir de la fin du XVIIIe siècle. Administrées selon les mêmes modalités que le reste de l'Égypte, les Oasis connaissaient toutefois une fiscalité spécifique qui, selon les fragments d'un registre de *aḥbās* (*rizqa-s iḥbāsiyya*), était liée non pas aux superficies, comme dans

la Vallée, mais aux parts d'eau de puits[2]. Deux autres documents, datés respectivement de 1525 et de 1605, nous renseignent aussi sur la fiscalité. Le premier « figure parmi les débris d'un registre journalier des affermages de revenus publics passés auprès des bureaux financiers du Caire » (p. 91). Le second, inclus dans les papiers privés auxquels s'est intéressée Salwā Mīlād, évoque en détail un impôt secondaire (*māl al-ḍiyāfa*) destiné, « au moins nominalement », à la rémunération des officiels en visite (p. 93). Après les avoir analysés, l'auteur signale que « le régime fiscal des Oasis présentait d'autres singularités remarquables » (p. 96). À partir des sources mameloukes du XIVe siècle, il indique que « la province tout entière paraît avoir constitué un *iqṭā'* (fief de service) unique » (p. 96). De même, au XVIIIe siècle, les villages « ignoraient le système de l'*iltizām* ou affermage viager et transmissible de l'impôt, qui était devenu de règle dans la Vallée : c'était la sous-province entière qui était affermée au *kāshif* [gouverneur], le temps de son mandat » (p. 97). Ainsi, « l'absence d'*iqṭā'* médiéval à l'échelle de chaque village a entraîné l'absence du statut de *fallāḥ*, l'absence d'attachement à la glèbe, d'obligation pour les contribuables de résider au village » (p. 97). Par ailleurs, « contrairement à la Vallée, la terre cultivable était, comme l'eau, appropriée en pleine propriété (*milk*) » (p. 98). Le chef-lieu des Oasis, al-Qalamūn, était situé à Dakhla et abritait une troupe régulière dont l'auteur présente les diverses composantes en précisant que les soldats ne semblent pas avoir été regroupés dans un lieu fortifié. Grâce à un tableau (p. 107-109) où il compile les informations fournies par Evliya Celebi sur les militaires à la disposition des *kāshif*-s dépendant de Jirjā, il constate que « seuls les centres les plus importants recevaient une troupe régulière » (p. 106). Les rapports entre les Oasiens et les autorités sont, quant à eux, connus grâce aux papiers édités par Salwā Mīlād. Enregistrant la voix des Oasiens, cet ensemble, qui résulte « d'une sélection, opérée très probablement au sein d'une archive de famille bien plus vaste, et dont les papiers privés ont été écartés » (p. 118), comprend des requêtes auprès des autorités locales ou celles du Caire ; elles concernent respectivement des affaires entre administrés et des griefs contre les autorités locales. À la fin du XVIIIe siècle, les Oasis, qui servent occasionnellement de refuge à des hommes politiques, connaissent plusieurs changements administratifs. Au XIXe siècle, Mehmet Ali transforme quant à lui sa politique bédouine : les Bédouins sont de plus en plus intégrés à son administration locale et à son armée et les Oasis sont démilitarisées. Par la suite, dans la seconde moitié du XIXe siècle, Dakhla et Kharga sont scindées en deux centres distincts et, dans le cadre des réorganisations de la fin de ce siècle, la justice y est rendue non seulement dans les anciens tribunaux islamiques mais aussi dans les nouveaux tribunaux séculiers.

L'auteur examine ensuite l'empreinte ottomane sur la société oasienne (chapitre 6) à travers la figure du *kāshif*, la judicature, les portiers de la citadelle, les militaires et leurs descendants, l'entrée dans un *ocak*, la famille al-Qurashī et la destinée du passé ottoman. Malgré la brièveté de leur affectation dans les Oasis, certains *kāshif*-s y laissèrent leur empreinte dans quelques toponymes ou dans la rénovation d'un bâtiment. L'identité et le *madhhab* des juges, envoyés par le pouvoir central ou issus de familles locales, sont par ailleurs mentionnés dans les papiers privés établis dans les divers centres juridiques des Oasis. Les portiers de la citadelle du Caire originaires des Oasis, auxquels Evliya Celebi consacre un long développement, sont relativement discrets dans les papiers privés mais apparaissent dans deux sources du XVIe siècle : dans un document d'affermage et dans les fragments du registre de *aḥbās*, déjà mentionné, qui permettent de suivre les dévolutions des *rizqa*-s au sein des familles. Malgré leur statut privilégié de *'askar*, « ces portiers et leur famille se mêlaient cependant peu à la gent militaire » (p. 136). Bien connus grâce aux travaux d'André Raymond et de Jane Hathaway sur l'Égypte ottomane, les militaires sont peu présents dans la documentation issue des Oasis. L'auteur apporte quelques informations sur leurs relations avec les sujets (*reaya*) et les liens de ces derniers avec la société militaire. En se référant aux travaux d'André Raymond sur l'entrée des gens de métier dans un régiment au Caire, à ceux d'Engin Akarlı et de Miyase Koyuncu Kaya sur le *gedik* à Istanbul, ainsi qu'aux papiers de la forteresse d'Ibrīm (Nubie) étudiés par Martin Hinds et Victor Ménage, il analyse un document rare daté de 1711 qui éclaire la procédure d'entrée dans un *ocak* (p. 145). Il s'intéresse par ailleurs à deux branches de l'une des grandes familles d'al-Qaṣr (dans l'oasis de Dakhla), la famille al-Qurashī, dont une maison abritait les papiers découverts en 2003. À partir des actes publiés par Rudolph Peters, il examine les liens de cette famille avec le monde militaire et, sur les destinées

(2) Ces registres furent constitués à partir de 1550. Dans la vallée du Nil, les *aḥbās* « consistaient en une variété particulière de terres exemptées d'impôts. (...) Leur revenu était assigné soit à une institution pieuse, presque toujours locale, soit à une famille, presque toujours de cheikhs religieux. Dans les Oasis, (...) [ils] consistaient non en terres mais en parts d'eau (*ḥiṣaṣ mā'*) dans des puits » (p. 26).

du passé ottoman dans les Oasis, il constate que, « comme dans le reste de l'Égypte, le souvenir des temps ottomans s'est entièrement effacé » (p. 159).

En guise de conclusion, l'auteur se livre à une réflexion sur les Oasis, la Vallée et l'empire en considérant deux « images » : l'insularité et la frontière (chapitre 7). Si la notion d'insularité paraît inopérante pour les qualifier, les Oasis se distinguent cependant par leur éloignement et leur dépendance. Intégrées à l'Égypte mamelouke et ottomane, elles présentent une singularité qui repose sur la propriété privée et sur le fait que les contribuables ne sont pas attachés à la glèbe ; en raison des modalités d'évaluation de la richesse et de la fiscalité, basées sur l'eau et l'arbre et non sur la terre, elles sont restées à l'écart des recensements fiscaux mamelouks et ottomans (1315, 1528) et de la vaste enquête agricole menée en 1929. Quant au thème de la frontière, très étudié pour les empires romain et ottoman, l'auteur remarque que les Romains n'ont pas intégré les oasis du désert occidental d'Égypte dans leur empire ; il signale par ailleurs l'établissement tardif d'un poste frontière au XIXe siècle, dans un espace qui n'était pas menacé en permanence par un monde nomade hostile et dans lequel les Oasiens, contrairement aux habitants de la Vallée, étaient armés. Dans ce contexte, il considère que « la présence d'une troupe relativement nombreuse semble pouvoir être interprétée comme un signe du pouvoir (…) plutôt qu'au premier chef comme un appareil militaire de frontière » (p. 170).

L'ouvrage se termine par deux annexes (« Les archives privées des Oasis », « Les monnaies »), un glossaire, un index des lieux et des groupes humains, un index nominum, une liste des références aux documents d'archives et – cela va sans dire – une abondante bibliographie dans laquelle la cartographie n'est pas absente.

Malgré les remarques récurrentes sur l'inexistence d'une production manuscrite (« à la différence de tant d'autres oasis sahariennes », p. 111), l'absence de sources narratives propres aux Oasis, les lacunes documentaires, la documentation éparse, la minceur des références, la fugacité des traces, le manque d'informations quantitatives, la fragmentation des données, l'unicité ou l'isolement de quelques documents, le caractère tardif de diverses informations, la discrétion voire l'invisibilité de certaines catégories de population, la quantité de questions sans réponse, la rareté de la documentation écrite sur al-Qalamūn, chef-lieu de l'Oasis [3], Nicolas Michel parvient, grâce à sa profonde connaissance des sources et études sur l'Égypte ottomane, sa vaste culture historique et son grand intérêt pour la lexicographie, l'onomastique et la toponymie, à produire un « petit livre » (p. 3) dont l'ambition est de restituer le cadre politique dans lequel doivent s'inscrire les études d'histoire sociale et économique. Il est impossible d'en montrer ici toute la richesse qui caractérise à la fois l'analyse des diverses sources historiques et la réflexion sur la place des Oasis dans le temps long. L'examen des archives publiques, qui deviennent disponibles dans la seconde moitié du XIXe siècle mais auxquelles l'auteur n'a encore pu accéder (p. 5), pourront compléter l'étude des Oasis sur une plus longue période.

S'il fallait exprimer un regret à propos de cet ouvrage, il concernerait l'utilisation du corpus constitué par l'ensemble des papiers privés actuellement disponibles pour les Oasis. La liste des références aux documents d'archives (p. 203-205) montre en effet que les papiers de Kharga qui ont été exploités dans le cadre de cette étude ne représentent en définitive qu'une infime partie de cet ensemble documentaire (une douzaine de documents sur plusieurs centaines). Ils sont d'ailleurs beaucoup moins utilisés que les autres papiers privés des Oasis. De nombreux documents issus de ce nouvel ensemble seront sans aucun doute examinés dans les études ultérieures qu'annonce l'auteur sur les questions foncières, le langage juridique et le cadre institutionnel et social des tribunaux (p. 3). Par ailleurs, les extraits des papiers analysés ici sont cités sous forme de longues translittérations qui montrent le goût de l'auteur pour cet exercice. Si le lecteur arabisant peut facilement les comprendre, il aurait sans doute préféré lire en caractères arabes la plupart d'entre elles, notamment lorsqu'il s'agit d'un texte d'une page entière (p. 116). On peut aussi regretter l'absence de documents reproduits dans l'ouvrage. En attendant une prochaine publication qui viendrait combler ce manque, on pourra, si l'on souhaite consulter quelques-uns des actes de ce corpus, visionner la conférence donnée par l'auteur sur les archives privées des Oasis (chaîne YouTube de l'Ifao, 20 octobre 2021) [4].

Brigitte Marino
Aix Marseille Université
CNRS, IREMAM

(3) La très grande majorité des papiers disponibles provient en fait d'al-Qaṣr (Dakhla) et de Minamūn (Kharga) (p. 129).
(4) https://www.youtube.com/watch?v=9162RxYYwMs&list=PLGnI3GR0Tqk6halNVQ0WaFMtbh2zdkpJd).